

Plaidoyer féministe, *Des Femmes qui nagent* est aussi une ode au cinéma

Publié le 9 mars 2023



Le Théâtre Gérard Philipe accueille jusqu'au 19 mars *Des femmes qui nagent*, un texte de Pauline Peyrade mis en scène par Emilie Capliez.

Une femme égraine la litanie des histoires de cinéma, de ces femmes qui “s'épanouissent” grâce à l'amour d'un homme ou dont les actions ont pour unique ambition de susciter le désir du spectateur, bref, de répondre à la définition godardienne du cinéma selon laquelle le septième art se limiterait au regard d'un homme sur une femme. En écho à ce constat, un écran fait défiler des images d'autoroute floutée, à la manière d'un brumeux *Mulholland drive*.

Au contraire du *male gaze* - dont on aura compris qu'il est au centre de *Des femmes qui nagent* - , la mise en scène d'Émilie Capliez fait le pari de l'absence. Les images sexistes de nos films sont évoquées verbalement, mais très peu visuellement, ou alors avec une grande pudeur. C'est le cas de cette allusion à la séquence liminaire de *Mulholland drive*, qui suffit à faire surgir dans notre imaginaire de spectateurs et spectatrices les scènes explicites du film. Le décalage entre ce que nous voyons et ce que nous entendons crée aussitôt la réflexion.

Dans le même esprit, la langue litanique de Pauline Peyrade, dont les longs monologues passent d'une scène à l'autre sans autre lien apparent que la réification des femmes à l'œuvre au cinéma, empêche les auditeurs et auditrices de s'appesantir avec trop de complaisance sur une scène d'agression sexuelle. Cela ne l'empêche nullement d'être précise quand elle décrit la manière dont l'industrie cinématographique s'empare du corps des femmes et soumet de fait celui des actrices au viol de la caméra.

La scénographie, avec sa moquette sombre et ses portes à battants, évoque le hall d'un cinéma qui se fait aussi plateau de tournage. Aussi la pièce évoque-t-elle les images créées par les films comme les rapports de forces induits dans leur fabrique. Les actrices présentes (Odja Llorca, Catherine Morlot, Alma Palacios et Léa Sery) sur le plateau s'emparent tour à tour des mots ou de la posture d'une autre, cette apparente interchangeabilité des rôles témoignant de l'universalité de ces histoires de violence et d'injonction. Elles sont parfois interrompues par des films d'Alice Guy ou des paroles de Delphine Seyrig, qui édifient sur les cendres de toute une cinématographie misogyne une nouvelle généalogie du cinéma - féministe celle-là. Plaidoyer féministe, *Des femmes qui nagent* est aussi une ode au cinéma.

Julia Wahl